

## Tour Noir

*par Guillaume Blanc*

Vendredi soir. 22 juin. Je rallie Denfert-Rochereau avec un peu moins de barda qu'habituellement : le sac était certes bien plein -- trop, peut-être, je n'arrivais même pas à le fermer ! --, mais pas de skis à trimbaler cette fois-ci. Nous partons pour Chamonix, avec au menu de l'escalade pour les uns, de la randonnée pour les autres et de l'alpinisme pour nous. Je ne connais pas du tout le massif du Mont Blanc, c'est la deuxième fois que j'y mets les pieds. Alors pour trouver des idées de course, pas facile. Après avoir étudié les topos divers et variés à ma disposition j'opte finalement pour la traversée du Tour Noir.

Pour le premier jour, le samedi, comme nous arriverons de toute façon trop tard pour envisager une course, je propose à mes compagnons de cordée de monter à pied plutôt que par le téléphérique. Et puis tant qu'à faire, de porter la tente et d'aller bivouaquer sur le glacier d'Argentière plutôt que d'aller s'entasser au refuge du même nom. Le projet retient toute l'approbation de Paule et Wojtek.

Le car couchette est à moitié rempli de jeunes filles en fleur, ce qui contraste singulièrement avec les cars hivernaux habituels : le stage initiation à l'escalade débarque à la montagne ! Jeunesse teintée de parité retrouvée qui confère une atmosphère joyeuse à l'atmosphère confinée de notre dortoir mobile, en contraste avec l'austérité habituelle, quelque chose qui faisait colonie de vacances...

Je dors plutôt bien, en dépit d'une barre au beau milieu du dos qui me réveille à point d'heure la colonne en vrille. Nous débarquons à Argentière vers 7h00. Avec nous un groupe du CIHM. Ils prendront le téléphérique et iront au refuge d'Argentière ; en attendant nous petit-déjeunons de conserve dans le seul troquet du patelin ouvert à cette heure indue. Un thé minimaliste, deux petits croissants également minimalistes et nous attaquons la montée, nos énormes sacs sur les épaules. Le mien fait ses vingt kilos -- ça c'était avant que je ne remplisse ma pipette de trois litres ! -- bien tassés. Trop bien tassés. Je n'arrive pas à le fermer : le capuchon pendouille stupidement sur le côté.

Le sentier part de la gare du téléphérique, et monte droit dans la pente sur la piste (de ski ?), raide (donc !) et caillouteuse à souhait. Encore, là, ça va, c'est le départ, nous sommes frais comme des gardons ! Mais au retour... Plus haut, un sentier s'enfuit en catimini dans la verdure, nous l'empruntons avec délice, fuyant cette montagne ravagée par ses pistes. Il nous amène directement au refuge de Lognan, fermé. Un peu plus haut, joli point de vue surplombant sur les séracs du glacier d'Argentière ; séracs d'une centaine de mètres de haut, tout branlants, semblant n'attendre que le souffle du battement de l'aile d'un papillon pour basculer dans le vide et aller ainsi fabriquer de la glace pilée en contrebas. Capharnaüm sublime. Le sentier

poursuit son bonhomme de chemin sur la moraine, rive gauche, au milieu des rochers, pour finalement rejoindre la surface glacée, plus haut, au-delà de la rupture de pente, quand le flot figé se retrouve plus sage et plus tranquille.

Nous sommes seuls. Je prends le temps de contempler à loisir cette carapace de glace, parcourue de crevasses aux reflets bleutés qu'il nous faut enjamber, et jonchée d'insolites champignons aux chapeaux de pierre, aux pieds de glace. De l'eau glougloute, ici et là, en surface et en profondeur. Nouvelle rupture de pente. Nous allons nous encorder pour tenter de trouver un passage dans un dense champ de crevasses, quand un coup d'oeil sur la carte nous informe que le sentier s'échappe de là pour aller crapahuter sur des échelles ancrées dans le roc latéral. Nous empruntons la voie ainsi ferrée, pour voir, d'en haut, que le passage sur le glacier eût été quelque peu scabreux ! Après ce court intermède rocheux, nous reprenons pied sur le glacier, dans le vaste cirque d'Argentière, immense bassin d'accumulation dont l'horizontalité n'a de borne que la verticalité des murailles aussi impressionnantes que célèbres qui le bordent. Devant nous, l'Aiguille Verte, puis les Droites et les Courtes pour clore l'inventaire de cette succession de grandes faces nord (est) qui ont écrit un large pan de l'histoire de l'alpinisme et dont les noms résonnent dans ma tête pour les avoir tant de fois lus dans la littérature alpine, mais qui, jusque-là, ne faisaient écho à aucune image concrète ; c'est la première fois que je mets les pieds ici. Au fond l'Aiguille de Triolet et le Mont Dolent, belle face pyramidale dont la cime se situe tout juste à la frontière entre France, Italie et Suisse. À gauche, l'Aiguille d'Argentière qui nous cache encore le Tour Noir, notre objectif du week-end.

Un peu plus loin, la sente qui descend du col des Grands Montets, l'arrivée du téléphérique, et qui rejoint le refuge sur la rive opposée du glacier, un kilomètre plus loin. Nous nous encordons. Au passage, petit crochet vers le pied de la face nord de l'Aiguille Verte pour avoir une vue dégagée sur le Tour Noir. Pique-nique et petite pause au Soleil sur un bloc de granit posé là par quelque géant de passage. Petite sieste. Et repartir n'est pas si facile. Et ce foutu glacier qui n'en finit pas dans son éternelle platitude.

Nous remontons rive droite, le refuge, où nous n'allons pas, est là-haut, perché comme tous les refuges, comme pour pouvoir échapper à quelque improbable crue du fleuve qu'il surplombe. Nous dépassons l'édifice : pas question de bivouaquer sous son balcon !

Si le bruit de la vallée s'est rapidement estompé tandis que nous progressions vers le haut, si nous étions seuls sur le chemin de montée, si le téléphérique a même réussi le tour de force de se faire

discret, presque invisible, en revanche, le ballet des hélicos et autres avions de tourisme n'avait cessé de nous rappeler que la civilisation n'était finalement pas si loin. Si toutefois on peut appeler ça « civilisation ». Le show aérien restait néanmoins lointain. Jusque là. Jusqu'à ce qu'un hélico nous survole en vrombissant, et puis s'en ailler tournicoter autour des grandes faces et sommets du coin, sans pour autant réussir à faire oublier le bruit de ses turbines qui résonnaient à mes oreilles comme autant d'agressions à toute la sueur que j'avais dû verser pour profiter moi aussi du paysage somptueux. Car ce n'était pas le PGHM, non, un simple hélico faisant du tourisme d'altitude. Comme nous, en somme. Mais il me semblait que nous étions plus discrets dans notre démarche. Il a tournoyé entre le Dolent, les Courtes, les Droites, la « Verte ». Il a virevolté en grondant. Je le maudissais intérieurement. De quel droit venait-il troubler ma sudation ? Et je me suis rappelé que nous étions dans le massif du Mont Blanc. Pauvres montagnes...

Enfin l'importun s'en est allé, et nous trouvâmes un coin parfait pour planter la tente : à côté des cailloux d'un bout de moraine centrale, sur la neige, entre deux crevasses, à la confluence entre le glacier des Améthystes et le glacier d'Argentière. L'eau courante est à une cinquantaine de mètres, flot clair qui dévale la pente de glace dans une petite gargouille de glace claire en gazouillant gaiement. Paule, en habituée des bivouacs dans le Grand Nord, nous creuse un trou sous l'auvent « piège à froid » pour mettre les sacs, les chaussures, et accessoirement faire la popote à l'abri !

Le Soleil est encore haut dans le ciel, une nappe de nuages menace du nord, mais cela ne m'inquiète pas plus que ça. Je suis confiant dans les prévisions météo. « Cumulus de décoration l'après-midi » prévoyait le bulletin. De là à dire qu'ils décoorent joliment le paysage ces nuages, il y a un pas que je ne saurais franchir. Ils finissent par nous boucher la vue, tellement ils « décoorent » ! Toujours est-il qu'ils nous protègent efficacement du torride Soleil estival.

Petit goûter sous forme de tisane. Puis nous attaquons la soupe dans la foulée. Puis la purée aux rillettes et fromage, hachis parmentier du montagnard. J'ai pensé à tout niveau matos. Mais si j'ai même pensé envoyer un courriel à mes deux compagnons de cordée leur rappelant de ne pas oublier un bol et une cuillère, voilà ce que moi, j'ai oublié ! Heureusement Wojtek est suréquipé, je peux lui emprunter le couvercle de sa popote avec une fourchette.

C'est ainsi que nous dînons, vers 18h00, assis sur une pierre, seuls au beau milieu d'un paysage extraordinaire. Festin que terminons par une tisane... pour nettoyer les bols !

19h30. L'heure de s'installer dans la tente, têtes bêches pour que ça rentre, dans la douce chaleur de nos duvets. Pas facile de dormir avec une telle clarté à l'extérieur : le Soleil brille encore ! Mais bon, on dort quand même un peu. On se repose.

21h00. Envie de pisser. Je m'extirpe de mon sarcophage, enfile mes grolles pieds nus et en petite tenue, et m'extrais de la tente. Le spectacle est stupéfiant !

Le Soleil est sur le point de se coucher juste dans l'axe de la vallée. Les nuages décorateurs se sont tout bonnement évaporés. La lueur du couchant éclaire la montagne. Je reste sans voix devant le paysage, pieds

nus dans mes grosses chaussures, en slip, perché sur mon rocher à 2700 mètres d'altitude, au beau milieu du gigantesque glacier d'Argentière. Je prends quelques photos pour tenter de fixer vaguement cet instant sublime.

Le disque solaire disparaît derrière les Aiguilles Rouges. Je reviens à la réalité, « ma réalité », et d'un coup le froid se fait mordant. Je retourne me blottir dans mon sac de plumes. Le reste de la nuit passe vite. Faut dire qu'avec un réveil à 2h00, ça aide à guérir les insomnies. 2h00 pour partir à 3h00. Comme ça nous arriverons au pied du couloir au petit jour. Et avec un peu de chance



*Sur le glacier d'Argentière.*

nous serons les premiers.

2h00. Le réveil sonne. Il fait nuit. On s'est couchés, il faisait grand Soleil, on se réveille, il fait nuit. Bon. Depuis mon sac de couchage, je mets de l'eau à chauffer. Petit déjeuner au lit. Thé et cake au menu. On prend notre temps. On s'imagine qu'on l'a, le temps. Mais non. Là-bas, au loin, des petites lumières s'agitent déjà près du refuge : les premières cordées décollent. Flûte, on ne sera pas les premiers...

Le petit déjeuner avalé, on s'équipe. Baudrier avec sa quincaillerie qui tintinnabule, guêtres, crampons, et puis on s'encorde. Pour la peine, le sac est quasiment vide ! Quel régal ! Je remplis ma pipette au passage. Et nous entamons la remontée du glacier des Améthystes par sa rive droite.

Le ciel est superbe, tout constellé d'étoiles. La neige porte bien, la frontale éclaire le chemin. Devant nous, plus haut, de petites loupottes s'agitent. Une cordée est déjà à la base du couloir en Y de l'Aiguille d'Argentière. Deux ou trois autres suivent. J'ai déjà fait une croix sur l'idée d'être les premiers au Tour Noir.

Nous progressons dans le silence des seuls « scratch scratch » des crampons qui mordent dans la neige durcie

par la nuit claire. Tranquillement, les étoiles s'estompent. Le ciel s'éclaire. Les cordées qui nous précèdent s'engagent toutes dans le couloir en Y ! Je n'ose y croire : le Tour Noir est à nous ! Le jour se lève tandis que nous traversons le glacier pour rejoindre le pied du couloir désormais bien visible. J'éteins ma frontale devenue inutile.

Petite pause pour enfiler le casque, manger une barre, vider ma vessie et sortir le reste de la quincaillerie du sac. Je me lance dans la pente. Cône parsemé de reste d'avalanches se terminant par une étroiture « étroite » et raide, juste après une rimaye relativement bien bouchée par les coulées de purge. Pourtant l'un de mes pieds ne rencontra pas la résistance escomptée ; en-dessous béait un abîme noir. Je me fis tout léger pour faire le pas suivant, et je tendis la corde de mes compagnons. Au cas où. Tout se passa très bien. Le couloir fut avalé en trois-quarts d'heure ; neige dure, mais pas trop, portante.

En arrivant au col nous fûmes accueillis à peu près simultanément par un vent du nord-ouest qui s'offrait une piste d'accélération à la « Venturi » au niveau du col, et par les premiers rayons d'un Soleil qui illuminait déjà tout le versant italien. D'ailleurs, la muraille des Courtes à la Verte baignait déjà dans le Soleil.

Dans les bourrasques, face au Soleil et dos au vent, nous picotâmes quelques barres sans pour autant nous attarder. Nous attaquons tout de suite la route vers le sommet, arête de granit ensoleillée. Le départ n'est pas la partie la plus facile : quelques pas de III ou de IV sont à franchir, parfois en pataugeant dans la neige. Avec les crampons, l'adhérence n'est pas maximale, et cette gymnastique s'en trouve plus marrante. Je place un friend pour protéger notre ascension. Paule en queue de cordée me fait :

- Le truc, là, je le récupère ?
- Ah ça oui, alors !
- J'y arrive pas ! Le bras trop petit !
- Tu devrais essayer sans les moufles...

Sur le fil de l'arête le granit se décline en grosses écailles. De quoi s'agripper fermement tout en posant facilement des sangles. Et puis la pente s'infléchit, j'oblique un peu à droite de l'arête pour grimper dans la neige. La progression devient plus rapide.

Derrière nous, une cordée vient d'arriver au col. Trois autres sont dans le couloir. Je me vois déjà en train d'être doublé en terrain scabreux par quelques alpinistes pressés.

Quant à nous, nous poursuivons notre bonhomme de chemin. Personne ne semble avoir pris le chemin du sommet, curieusement. Pour le moment nous sommes toujours seuls. Seuls et déjà quasiment au sommet. Plus qu'un petit bout d'arête facile, et nous y voilà.

Le Tour Noir. 3837 m. La vue est incroyable. Je découvre le massif du Mont Blanc puisque après avoir potassé quelques topos de la région, je localise la Dent du Géant, superbe canine jonchée à l'extrémité de l'arête de Rochefort. Plus à gauche, la massive paroi des

Grandes Jorasses et son fameux éperon Walker. Au-delà des Courtes, le Dôme du Goûter et le Mont Blanc surgissent, déjà chapeautés d'un béret de nuages. Il est 8h00.

La descente se fait côté sud, je la sais longue et paumatoire. Après quelques photos de circonstance et une poignée de fruits secs, nous continuons. Le rocher est moins prisu, plus lisse. En crampons, ça devient galère. Nous les enlevons, puisque nous ne devrions pas rencontrer trop de mixte dans la descente exposée au sud-est. Tout de suite ça va mieux ! Après quelques pas



*Sur l'arête sommitale*

de désescalade un peu délicats, nous rejoignons la brèche entre les deux sommets. Ça colle avec le topo. Tout va bien.

Nous poursuivons sur des tas de cailloux branlants, tous plus en équilibre précaire les uns que les autres. Wojtek, juste derrière moi, fait partir un gros gadin qui me manque de peu. J'ai vraiment peur de me prendre une caillasse. Rien ne tient, il faut faire gaffe où on met les pieds, où on pose les mains. J'y vais doucement, comme sur des oeufs, et ne cesse de répéter à mes compagnons d'en faire autant : c'est que je suis en-dessous, moi !

Contrairement à ce que je craignais, le topo est assez clair, on trouve notre chemin relativement facilement, sans se fourvoyer. De vire en vire, nous perdons de l'altitude. L'avantage, c'est que le vent n'est pas là. Nous sommes au chaud, au soleil, sur la bonne face.

Bientôt nous arrivons sur la vire qui nous permet de traverser pour rejoindre l'arête sud. Traversée un peu expo, glissante, avec des névés résiduels, en glace. Je place une broche, au cas où. C'est ainsi que nous arrivons sur l'arête sud. Fin des grosses difficultés. Reste un dernier couloir pas très raide à descendre dans les cailloux. Nous rejoignons une langue de neige, on recharge les crampons, et nous atterrissons peu après sur le glacier du Tour Noir, juste sous le passage d'Argentière.

La tension retombe, la course est à peu près terminée. Paule prend la tête sur le glacier encore bien bouché. Je rêve de skis. Hier, du bas, j'avais repéré par où passer pour éviter zones crevassées et séracs. J'ai mal aux pieds, je crève de chaud, mais j'ai la flemme de

défaire mes anneaux de corde et mon harnachement pour pouvoir enlever quelques couches. Ça attendra notre arrivée à la tente.

Tente où nous parvenons, enfin, à 13h00. 9h30 de course ! La concentration retombée, la faim m'assaille



*Au sommet ! Au fond le Mont Blanc déjà chapeauté...*

d'un coup ! Mais le bain de Soleil sera pour plus tard, une longue descente nous attend. Tout de suite, après avoir mangé un morceau, nous défaisons la tente, refaisons nos sacs, ce qui nous prend pas loin d'une heure. Je parviens à peine à boucler mon sac tout neuf : lanières trop courtes. C'est beau le progrès !

Nous repartons encordés pour une longue traversée du glacier d'Argentière. Éprouvant. Parvenus rive gauche, quatre skieurs nous dépassent en faisant les malins. Salauds. Mais eux ont pris la benne hier, puisque des traces de ski descendent du col des Grands Montets. Tricheurs. Je me demande ce qu'ils ont fait ? L'Aiguille d'Argentière, probablement.

Les skieurs s'engagent le long du glacier, snobant le chemin et ses échelles. Sauf que ça ne passe pas, ça se voyait bien en montant la veille, d'en haut. Quant à nous, nous nous désencordons. Envie de liberté. De m'échapper. La traversée du glacier a duré une heure. Interminable.

Nous rejoignons le sentier des échelles. Et après deux jours de solitude totale, nous retrouvons la foule. Autant hier, à la montée, nous n'avons croisé personne, que tout le monde évité jusqu'alors semble s'être donné

rendez-vous sur ce sentier à cette heure-là. Les alpinistes redescendent dans la vallée. Je double. Je profite des névés pour passer devant. Au sommet des échelles, un type -- guide ? -- s'apprêtait à encorder ses potes -- clients ? Je suis content de ne pas être arrivé cinq minutes plus tard, parce que je vous dis pas l'embouteillage que sa manip a dû créer ! Encore que ça passait à gauche, sur un névé, au cas où... Belle vue sur le glacier, d'ici. Comme prévu, les skieurs galèrent dans un champ de crevasses. Quand je disais que ça ne passait pas... J'arrive au pied des échelles, sur le glacier, ils en sont à poser une corde pour passer une fente large et béante. Eh, eh, eh !

Mon sac est terriblement lourd. J'ai hâte d'arriver en bas, pour le poser, enfin. Mais la route est encore longue, auparavant. Le glacier, puis la moraine, puis le sentier, puis les pistes, raides. Sur la moraine, plein de monde, des touristes visiblement venus là pour admirer le géant de glace de plus près. Et plus bas, plus personne !?! Et soudain, je comprends. La gare de Lognan, premier tronçon du téléphérique, est à proximité. Ceci explique donc cela. Partisans du moindre effort. Les alpinistes préfèrent descendre jusque là plutôt que de remonter au col des Grands Montets, ces petits malins ! Et les touristes d'aller fureter à proximité. Pour la peine la fin de notre descente se fait dans une tranquillité retrouvée. Un bout de sentier sympathique sous le refuge de Lognan, et puis les trois cents derniers mètres sur les pistes, raides et caillouteuses. Un calvaire pour les jambes et les pieds.

J'arrive au terminus. Wojtek sur mes talons. Paule peu après. Le plaisir de poser le sac. Et tant pis pour le troquet, mais pas vraiment envie de marcher encore pour le simple plaisir d'aller boire un coup au centre ville d'Argentière. C'est alors que le miracle arrive : un distributeur de coca, juste là, et qui fonctionne, qui plus est ! Ça c'est un morceau de chance ! Il est 17h00. Nous avons une heure d'avance. Une heure pour boire un coup, manger le sandwich de midi qui a déjà vécu, au fond du sac...

18h00. Les premières gouttes tombent. Le car arrive. Ça c'est un autre morceau de chance !

J'adore quand un plan se déroule sans accros !

## Programme des cars-couchettes

Date	Départ de Paris (RDV 30' plus tôt)	Destination	Places GUMS	Tarif (avec/sans ARVA)	Ouverture des inscriptions	Réunion de préparation	Responsable
24-25 mai ski de rando, alpinisme, escalade	Ven 23 mai 21h	Pelvoux (Hautes Alpes)	34	111/103 €	24 avril	20 mai	Julien Baudry 06 83 86 55 53 julien.baudry@free.fr
28-29 juin escalade, VTT, canoë	Ven 27 juin 21h30	Gorges de la Jonte (Lozère)	32	90 €	22 mai	19 juin	François Giudicelli 01 45 80 43 90 francois.gudicelli@gmail.com
4-5 octobre alpinisme, escalade	Ven 3 octobre	Vallée des Glaciers (Beaufortain)	>20	?	4 septembre	25 sept.	à définir: avis aux amateurs...